



Armelle Le Goff et Christiane Demeulenaere-Douyère (dir.)

Enseignants et enseignements au cœur de la transmission des savoirs

Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Merchants of Light : femmes et transmission des savoirs scientifiques

Les boursières de la FIFDU dans l'entre-deux-guerres

Anna Cabanel

DOI : 10.4000/books.cths.14572

Éditeur : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Lieu d'édition : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Année d'édition : 2021

Date de mise en ligne : 18 janvier 2021

Collection : Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques

ISBN électronique : 9782735508976



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

CABANEL, Anna. *Merchants of Light : femmes et transmission des savoirs scientifiques : Les boursières de la FIFDU dans l'entre-deux-guerres* In : *Enseignants et enseignements au cœur de la transmission des savoirs* [en ligne]. Paris : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2021 (généré le 20 janvier 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/cths/14572>>. ISBN : 9782735508976. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.cths.14572>.

Ce document a été généré automatiquement le 20 janvier 2021.

Merchants of Light : femmes et transmission des savoirs scientifiques

Les boursières de la FIFDU dans l'entre-deux-guerres

Anna Cabanel

Like those imagined adventurers of long ago, our student and scholar adventurers of to-day, as well as each member of this great Federation, may aspire to call themselves “ Merchants of Light ”, for, like them, we “ maintain a trade, not for gold, silver or jewels ; nor for silks ; nor for spices ; nor any commodity of matter, but only for God’s first creature which was Light: to have light of the growth of all parts of the world¹.

- 1 C’est sur ces mots que Caroline Spurgeon, fondatrice et présidente sortante de la Fédération internationale des femmes diplômées des universités (FIFDU), conclut son discours lors de l’ouverture du troisième congrès de la FIFDU, organisé à Oslo en 1924. Faisant référence à la nouvelle utopiste *The New Atlantis*, écrite trois siècles plus tôt, elle inscrit les membres de la Fédération dans l’héritage de ces aventuriers qui symbolisaient, sous la plume de Bacon, l’idéal de la recherche et de la science modernes².
- 2 La métaphore ainsi mobilisée par la professeure de littérature anglaise illustre les idéaux et les ambitions des fondatrices du mouvement des *university women*. Fondée au lendemain de la Première Guerre mondiale par des intellectuelles et scientifiques du monde anglo-saxon, la FIFDU se développe rapidement au cours de l’entre-deux-guerres. Ses objectifs, tels qu’ils sont définis dans la constitution ratifiée en 1920, sont doubles. Il s’agit à la fois de rassembler les femmes diplômées des universités à travers le monde et de promouvoir leurs intérêts, mais aussi, de manière plus générale, de favoriser l’entente et la collaboration internationales, dans un esprit internationaliste qui caractérise la période de l’après-guerre³.
- 3 La fondation, en 1924, d’un programme international de bourses de recherche exclusivement dédié aux femmes s’inscrit dans ce double objectif. Permettre à des femmes de poursuivre leurs travaux scientifiques (au sens large du mot) dans un pays étranger pour une période d’une année est l’une des priorités des instigatrices du

mouvement. Plus qu'une aide financière, il s'agit d'intégrer et de promouvoir les femmes dans le processus de production, de circulation et de transmission des savoirs scientifiques.

- 4 La fondation d'un tel programme fait écho au développement, dès le début du xx^e siècle, d'organismes privés de financement de la recherche et, en particulier, ceux liés à la philanthropie américaine⁴. Ces derniers, par le biais de leurs programmes de bourses, ont largement contribué à reconfigurer la scène scientifique, participant à la circulation des hommes et des idées. De manière concomitante, en sélectionnant ceux qu'ils considèrent comme les meilleurs candidats, ces organismes ont eu un impact non négligeable dans la définition d'un idéal type de scientifique⁵. Si la mise en place d'un tel programme de bourses au sein de la FIFDU est considérée comme le travail le « plus vital » de l'organisation, c'est parce que ses membres sont conscients des discriminations auxquelles sont confrontées les femmes dans les mondes universitaire et scientifique⁶. En effet, bien que leur présence sur les bancs des universités se généralise dans la plupart des pays occidentaux dans les années vingt, rares sont celles qui parviennent à mener une carrière scientifique⁷. Et, si des études historiques portant sur les grandes fondations philanthropiques finançant la recherche, telles que Ford, Carnegie ou Rockefeller, ont mis en exergue le déséquilibre genré à l'œuvre dans le processus d'allocation des bourses, la participation des femmes à ces programmes reste encore peu étudiée⁸.
- 5 En s'intéressant au programme de bourses internationales de la FIFDU, cet article envisage la question de la transmission des savoirs au prisme du genre, afin de questionner la manière dont les femmes ont négocié leur place dans le processus de production et de transmission des savoirs (et d'un savoir-faire) scientifiques. En prêtant attention à la fois aux membres de la FIFDU, porteuses du projet et responsables de la sélection, mais aussi aux candidates, il s'agira dans un premier temps d'évaluer dans quelle mesure le programme fonctionne comme un vecteur de transmission d'un savoir-faire et de stratégies féminines dans un monde d'hommes, puis, dans un second temps, d'analyser la manière dont les boursières deviennent actrices dans le processus de transmission des savoirs.

L'avènement d'un réseau international d'intellectuelles et de scientifiques dans l'entre-deux-guerres

- 6 Avant de nous pencher plus avant sur la politique de financement de la recherche par la Fédération internationale, il convient de rappeler quelques éléments sur le contexte dans lequel elle se développe, afin de mieux cerner les enjeux qui entourent sa fondation et son expansion au cours de l'entre-deux-guerres.
- 7 L'idée d'une organisation rassemblant les femmes diplômées des universités du monde entier est née de la rencontre de deux universitaires britanniques, Caroline Spurgeon et Rose Sidgwick, avec l'Américaine Virginia Gildersleeve, doyenne du *Barnard College* (New York). Leur échange, resté célèbre, marque le début de l'aventure de la FIFDU et débouche sur l'organisation, en 1920, du tout premier congrès de la Fédération internationale, organisé au *Bedford College* à Londres⁹. Près de douze nations répondent à l'invitation des membres américains et britanniques, en déléguant des représentantes qui, de retour dans leur pays, participent à l'expansion du mouvement, formant des

associations à l'échelle nationale. Au cours des deux premières décennies d'existence de la FIFDU, le nombre de branches affiliées s'étend rapidement, jusqu'à atteindre le chiffre de trente-sept à la veille de la Seconde Guerre mondiale¹⁰.

- 8 Si la FIFDU est officiellement fondée en juillet 1919, l'origine du mouvement des *university women* remonte au dernier tiers du XIX^e siècle : en 1881, une vingtaine d'anciennes élèves des *Women's Colleges*, réunies à Boston, ont fondé la première association de femmes diplômées des universités. Le but de cette *Association of College Alumnae* (ACA) était d'œuvrer pour le développement des chances des femmes dans l'enseignement supérieur et au travail¹¹. Pour l'historienne américaine Margaret Rossiter, spécialiste des femmes scientifiques aux États-Unis, l'ACA constitue une sorte de « groupe de pression » avant l'heure, visant à défendre l'intérêt des femmes munies d'un bagage universitaire¹². Les membres fondateurs de l'association, telles Ellen Richards, chimiste et initiatrice du champ de l'économie ménagère (*home economics*), ou Christine Ladd Franklin, mathématicienne et logicienne, sont personnellement convaincues de la nécessité d'une telle organisation. Toutes deux se sont vu refuser l'obtention d'un diplôme universitaire et sont ainsi spécialement attentives aux divergences d'opportunités qui existent entre femmes et hommes¹³. L'une des principales mesures adoptées pour lutter contre cette discrimination a consisté à mettre en place un programme de bourses pour la recherche, afin d'intégrer les étudiantes dans les flux d'échanges intellectuels internationaux.
- 9 Les principes qui sont aux sources de la Fédération internationale s'inspirent à la fois largement de ceux définis par l'ACA, tout en étant, à l'instar de la constitution rédigée en 1920, caractéristiques de l'idéologie féministe et internationaliste qui se déploie aux lendemains de la Première Guerre mondiale¹⁴. Les membres de la FIFDU ont à cœur de participer au mouvement internationaliste, de manière à prévenir l'éclatement d'un autre conflit mondial. Cela passe notamment par la promotion de l'accès des femmes à l'éducation supérieure et à la formation scientifique. En mettant en place une élite intellectuelle féminine, les membres de ce qui deviendra la FIFDU espèrent investir les organes décisionnels et féminiser la classe politique¹⁵. On repère des logiques comparables dans l'expansion d'organisations telles que les conseils nationaux de femmes, coiffés par un conseil international des femmes (CIF), ou encore dans la réunion des élites intellectuelles de différentes nationalités dans le cadre de la Commission internationale de coopération intellectuelle (CICI)¹⁶. À la différence de ce qui se pratique dans les autres organisations internationales existantes, les modalités d'adhésion à la FIFDU sont restreintes aux femmes ayant obtenu, au minimum, un diplôme universitaire équivalent à trois années d'études ; cela correspond, par exemple, à la licence en France¹⁷. Le caractère exclusivement féminin de l'organisation est justifié par les membres fondateurs non comme une forme d'exclusivisme, mais comme une stratégie pour déjouer les discriminations – explicites ou pas – envers les femmes dans les milieux scientifiques et universitaires. Cet entre soi féminin est vu, pour reprendre les mots de V. Gildersleeve, comme une étape essentielle pour atteindre la « raison d'être » de la Fédération, c'est-à-dire l'égalité effective des sexes¹⁸.
- 10 Les ambitions à la fois internationalistes, intellectuelles et féminines de la FIFDU se réalisent par le biais de différents canaux. Les conférences internationales, organisées à deux puis trois ans d'intervalle dans différentes capitales européennes, permettent de rassembler les *University Women* de différentes nationalités et de resserrer leurs liens. Différents comités sont chargés de réaliser et de publier des enquêtes d'ampleur

internationale ; ils collectent et comparent les données selon plusieurs thématiques, telles que l'accès des femmes à l'université ou le statut économique et marital des femmes engagées dans la recherche¹⁹. Mais l'une des principales stratégies pour œuvrer à l'intégration et à la reconnaissance des femmes scientifiques réside dans la mise en place d'un système de bourses internationales d'aide à la recherche. Nous allons voir comment ce programme de bourses exclusivement féminin, tant dans la composition des jurés que des candidatures, constitue un vecteur d'intégration des femmes dans le processus de production et de transmission des savoirs scientifiques.

Expériences individuelles et stratégies de groupe : le programme de bourses de la FIFDU comme vecteur de transmission d'un savoir-faire scientifique au féminin

- 11 Comme l'attestent les procès-verbaux des congrès internationaux ainsi que des réunions annuelles du Conseil, organe de direction de la FIFDU, la mise en place d'un programme de bourses, en 1924, est une des priorités de l'organisation. « De telles bourses », peut-on lire dans le compte rendu du comité créé à cet effet, « sont capitales pour encourager le savoir et promouvoir le statut des femmes diplômées des universités, pour répandre les connaissances, améliorer les méthodes et les idéaux éducatifs, et faire progresser activement l'amitié et la sympathie entre les nations à travers des représentantes choisies²⁰ ». La plupart des fondatrices et dirigeantes sont conscientes du faible nombre d'occasions offertes aux femmes pour étudier ou mener des recherches à l'étranger, alors qu'elles-mêmes ont pu éprouver l'importance d'un séjour à l'étranger dans la construction de leur propre carrière scientifique. Leurs efforts pour rassembler les fonds nécessaires pour offrir des bourses à des femmes scientifiques s'inscrivent dans une logique de transmission de stratégies et d'un savoir-faire. Il s'agit pour elles de tirer des leçons de leur réussite personnelle, mais aussi des difficultés qu'elles ont rencontrées en tant que femmes dans un monde universitaire et scientifique fortement masculin et de mettre leurs expériences au service d'une large communauté de femmes scientifiques.
- 12 L'étude attentive des trajectoires des membres du comité de sélection de la FIFDU permet de mieux approcher la manière dont les expériences personnelles se transforment en stratégie de groupe et de comprendre l'importance que revêt aux yeux de ces femmes le programme de bourses de la FIFDU. Soulignons tout d'abord que le comité de sélection est exclusivement composé de femmes et qu'il est à la fois international et pluridisciplinaire. Ses membres sont toutes des scientifiques ou des intellectuelles reconnues par la communauté scientifique internationale et nombre d'entre elles occupent une position importante au sein de la hiérarchie universitaire. La présidente du comité est Ida Smedley Maclean, biochimiste au *Lister Institute* de Londres et première femme à devenir membre de la Société de chimie de Londres ; elle est entourée de Caroline Spurgeon, première femme professeure d'université en Angleterre, de la Norvégienne Ellen Gleditsch, radiochimiste, élue professeure à l'université d'Oslo en 1929, de Johanna Westerdijk, première professeure de botanique aux Pays-Bas ou encore de Lise Meitner, physicienne et première professeure en Allemagne.

- 13 Le caractère pionnier de ces trajectoires est frappant : ces femmes font office de modèles de réussite féminine dans leur discipline comme dans leur pays. Si l'on s'intéresse plus précisément à leur parcours, on voit combien un séjour à l'étranger a pu être un véritable tremplin dans leur reconnaissance scientifique et universitaire. Un des cas les plus symptomatiques est peut-être celui d'Ellen Gleditsch qui passe près de cinq années dans le laboratoire parisien de Marie Curie ; elle s'y initie à la radioactivité, avant de poursuivre ses recherches dans le laboratoire de radiochimie de Yale de 1914 à 1915. Ces expériences internationales ont clairement joué pour sa reconnaissance au sein de l'université norvégienne et dans son élection au poste de professeure, en 1929²¹. Elle est considérée comme une experte internationale de la radioactivité et ses connaissances sont jugées stratégiques pour le développement scientifique et économique de la Norvège qui possède des ressources radioactives dans son sol mais manque de cerveaux pour les exploiter. Ayant elle-même bénéficié de financements, notamment de la part de la Fondation américano-scandinave, E. Gleditsch sait bien l'importance de bourses qui permettent de poursuivre des études à l'étranger²².
- 14 C'est bien en s'appuyant sur de telles expériences personnelles que les membres du comité contribuent à transmettre à leurs consœurs et aux générations suivantes un savoir-faire, un modèle de réussite scientifique au féminin, et ce notamment par le biais du programme de bourses de la FIFDU.

Itinéraires de boursières : essai prosopographique

- 15 Dans la période de l'entre-deux-guerres, une cinquantaine de bourses et de prix pour la recherche sont décernés par le comité de sélection de la FIFDU. Si les procès-verbaux du comité de sélection sont conservés dans les archives centrales de la FIFDU, à Amsterdam, ce n'est pas le cas des dossiers des boursières avant les années cinquante. Les archives des branches nationale américaine et britannique, les organisations « mères », se révèlent plus riches : les archivistes de l'association américaine ont ouvert aux chercheurs des centaines de dossiers de boursières de l'association américaine, mais également de la FIFDU²³. Ces dossiers, conservés depuis les années 1890, contiennent des lettres de motivation, la présentation du projet de recherche, le CV de la candidate, la liste de ses publications. On y trouve également, de manière plus ou moins extensive, des correspondances entre les boursières, la FIFDU et les différentes institutions dans le pays choisi par les boursières. Au cours de leur séjour à l'étranger et au lendemain de leur retour, les lauréates sont tenues de rendre compte de leur expérience. Leurs rapports, ainsi que les enquêtes réalisées par la FIFDU auprès des anciennes lauréates pour déterminer ce qu'elles sont devenues, permettent de mieux appréhender les destinées des boursières et l'impact de la bourse dans leur carrière. Les informations contenues dans les dossiers sont toutefois inégales et il est souvent difficile de retracer en détail les trajectoires des lauréates. Afin de compenser l'aspect fragmentaire des sources et d'approcher les boursières en tant que groupe, nous avons mené une enquête de type prosopographique²⁴. Cette approche permet d'aborder les tendances générales, les normes sociales identifiables et aussi l'exceptionnalité de certains parcours.
- 16 Si l'on ne considère que les boursières internationales, c'est-à-dire celles qui ont dû partir à l'étranger le temps de leur bourse, on voit qu'il s'agit presque exclusivement d'Européennes (98 %). Les rares lauréates non-européennes viennent d'Afrique du Sud,

d'Inde et d'Australie, pays dans lesquels des associations nationales sont très rapidement fondées, notamment en raison des liens unissant ces pays à la Grande-Bretagne. Si les Américaines sont absentes, c'est parce que l'Association américaine a conservé son propre programme de bourses et en offre chaque année un nombre important à des candidates américaines. Les bourses internationales étant à la fois bien moins nombreuses et soumises à une compétition plus vive, il est plus avantageux pour les Américaines de candidater à une bourse nationale²⁵. Parmi les Européennes, on trouve en tête des femmes de l'Europe de l'Ouest, qui a été le premier foyer d'expansion de la FIFDU : Allemandes (9), Britanniques (5), Autrichiennes (4), Néerlandaises (4), Belges (3), Françaises (2), Suissesses (2) et Italiennes (2). Il est très intéressant de relever que les pays nordiques sont également bien représentés avec 4 Norvégiennes et 3 Finlandaises (soit 16 % des Européennes). Les associations de ces pays ont été en effet parmi les premières à rejoindre le mouvement au début des années 1920 et elles occupent une place prépondérante – notamment si l'on prend en considération leur faible population – au sein de la FIFDU. En 1924, les quatre pays scandinaves organisent de concert la quatrième conférence internationale de la FIFDU, celle précisément au cours de laquelle le programme de bourses est officiellement fondé. Le premier don officiellement versé au programme de la FIFDU est celui d'anciens élèves de l'université d'Oslo²⁶. Ce congrès est l'occasion d'affirmer et de mettre en scène une identité nordique, reposant sur l'avance de ces pays en matière d'égalité hommes/femmes, notamment sur le plan éducatif, et d'internationalisation. En effet, la neutralité observée par leurs États au cours de la Première Guerre mondiale permet aux membres des associations scandinaves d'agir comme intermédiaires pour renouer des liens avec les femmes issues de l'espace germanique.

- 17 Le choix du pays de destination est souvent tributaire du domaine d'étude des lauréates. Les candidates en sciences naturelles optent majoritairement pour l'Angleterre ou, à la fin de période, les États-Unis. Leur choix est motivé par la réputation des institutions, notamment en termes de recherche et d'équipement scientifiques, et par la présence de chercheurs renommés. Marietta Blau, physicienne autrichienne, choisit d'aller étudier à Paris afin de pouvoir mener des recherches en radioactivité sous la direction de Marie Curie²⁷. Si l'on observe les mêmes tendances pour les trajectoires des lauréates en sciences humaines et dans le domaine des « arts », les destinations varient de manière plus significative que pour les inscrites en sciences naturelles ou « dures ». Faire des recherches en archéologie ou en histoire de l'art, par exemple, conduit les intéressées à se rendre dans des musées ou des terrains de fouille liés à leur domaine. La Française Françoise Henry se rend ainsi en Irlande pour étudier les sculptures irlandaises, tandis que l'Italienne Francesca Bozza séjourne en Égypte afin de consulter des papyrus sur les lois maritales en Égypte ancienne²⁸. La mise en place du régime nazi et la détérioration de la situation internationale dans les années trente entraînent une augmentation sensible des candidatures de scientifiques issues de l'aire germanique et, en particulier, de chercheuses de confession juive qui perdent leur poste à l'université. Si la FIFDU met en place un comité spécifiquement dédié à ces réfugiées, quelques-unes parviennent à émigrer grâce à l'obtention d'une bourse internationale, notamment vers l'Angleterre et les États-Unis. C'est le cas de la bactériologue allemande Emmy Klienerberger qui reçoit une bourse en 1934 pour aller étudier au *Lister Institute* à Londres, ou encore de l'archéologue Margaret Bieber, spécialiste des costumes grecs²⁹.

Les boursières de la FIFDU, actrices de la transmission des savoirs

- 18 Grâce à leur bourse, les lauréates de la FIFDU parcourent le monde, participant aux flux scientifiques et intellectuels internationaux. Si la question de telles mobilités a fait l'objet de recherches, notamment en ce qui concerne les mobilités estudiantines³⁰, peu de travaux encore portent spécifiquement sur les programmes de bourses pour la recherche. Comme le notent Ludovic Tournès et Giles Scott-Smith dans l'ouvrage qu'ils ont dirigé, *Global Exchanges*, les programmes de bourses internationaux méritent une attention toute particulière car ils participent à la création de nouveaux réseaux de savoirs et alimentent les transferts culturels entre différentes régions du monde sur des périodes relativement longues³¹. Récemment, les historiens des sciences ont mobilisé le concept de *go-between* ou « passeurs culturels » pour réfléchir au rôle des intermédiaires, des « sujets itinérants » dans la diffusion, la transmission et la reconfiguration des savoirs scientifiques³². Cette tendance historiographique qui s'inspire notamment de travaux conduits par des anthropologues comme Louise Bénat Tachot et Serge Gruzinski, s'intéresse aux interactions entre des figures mobiles et les cultures qu'ils rencontrent, afin de comprendre ce qu'elles apportent et retirent de leurs contacts et échanges internationaux³³. Pour reprendre les mots de l'historien Raj Kapil, il s'agit de comprendre la manière dont « people or group of people cross cultural barriers, actively construct connections and participate in cultural transfers³⁴ ». Notre étude des boursières de la FIFDU s'inscrit aussi dans cette optique : il s'agit de comprendre comment ces femmes agissent comme *go-between* entre des cultures académiques, des cultures nationales, mais aussi des cultures genrées.
- 19 Si l'évaluation de l'impact du séjour à l'étranger dans le parcours des boursières se prête difficilement à une étude quantitative, l'étude approfondie des trajectoires individuelles permet d'appréhender la manière dont le programme de la FIFDU vise à aider les boursières à devenir des actrices à part entière dans le processus de production et de transmission des savoirs scientifiques et quelles formes prend leur participation. Il apparaît que, pour une partie des lauréates, la bourse a constitué une sorte de tremplin, leur permettant d'obtenir un poste à l'université ou dans une institution scientifique³⁵. Avoir séjourné à l'étranger est un réel atout de ce point de vue : comme les membres du comité avant elles, certaines boursières mettent à profit leur expertise internationale pour se faire reconnaître par leur communauté scientifique nationale. Les trajectoires de l'Allemande Margaret Bieber, de la Sud-Africaine Margaret Mes ou encore de la Hongroise Erzsébet Kol, deux botanistes, illustrent bien cette dynamique. Après avoir mené des recherches à l'étranger, ces trois femmes réussissent à trouver un poste dans une université de leur pays. L'archéologue Margaret Bieber devient « professeur extraordinaire » et directrice du département d'archéologie à l'université de Giessen, ce qui fait d'elle l'une des rares femmes allemandes à exercer dans une université allemande. Après avoir été contrainte par le gouvernement nazi à quitter son poste, M. Bieber est invitée par la présidente du Barnard College, et fondatrice de la FIFDU, Virginia Gildersleeve, à donner des cours, avant d'être nommée *associate professor* (soit maître de conférences) dans le département d'archéologie et des beaux-arts de l'université de Columbia³⁶. Margaret Mes devient également la première femme à obtenir un poste d'enseignant(e) à l'université de Pretoria ; après avoir soutenu sa thèse sur les maladies des plantations

de tabac, sous la direction de Johanna Westerdijk à Utrecht, elle obtient une bourse de la FIFDU et part étudier à l'université de Berkeley aux États-Unis. Grâce à ses recherches sur la physiologie des plantes menées aux côtés du professeur Hoagland, spécialiste de la morphologie des plantes, elle est reconnue comme une experte en Afrique du Sud et chargée de développer un laboratoire de recherche dans ce domaine qui constitue un enjeu de taille pour le pays³⁷. La Hongroise Erzsébet Kol, quant à elle, devient la seconde femme professeure de son pays en 1940³⁸. Toutes trois sont des exemples de femmes actrices dans la transmission des savoirs, que ce soit par le biais de l'enseignement universitaire, de la publication de travaux scientifiques ou du développement de la recherche dans leur pays respectif.

- 20 Les boursières font également office, de manière plus large, d'intermédiaires entre les cultures. Elles sont ainsi à la fois ambassadrices de leur pays et de leur culture à l'étranger et, grâce à leur expérience internationale, sont à même de rapporter et de transmettre des savoirs en s'inspirant de ce qu'elles ont vu ou appris durant leur séjour. Comme l'écrit Allie Vibert Douglas dans un compte rendu de 1956, les boursières « communiquent à un autre pays une part de leur culture et de leur idéal nationaux, et rapportent en retour à leur propre société le pollen fertilisateur d'une autre culture³⁹ ». C'est le cas de la Hongroise Erzsébet Kol, qui décrit son trajet en Amérique du Nord dans son livre *Tiszaparttól Alaszkáig (De Tiszapart à l'Alaska)*⁴⁰ ; son récit de voyage, publié par la Société botanique hongroise, lui permet à la fois de vulgariser sa recherche sur les algues de neiges et de glace auprès d'un public non scientifique et de réfléchir à la différence de culture entre son pays et les États-Unis. Dès la préface, elle présente l'importance des parcs nationaux américains et appelle son pays à suivre cet exemple afin de protéger la nature et d'en assurer la conservation, mais aussi d'offrir un lieu de loisir au peuple hongrois afin de renforcer en lui, grâce à la beauté de la nature, « le sentiment et la fierté nationale⁴¹ ». De même, grâce à ses séjours dans différentes universités américaines, elle met en valeur la nécessité de développer des stations biologiques afin de permettre aux étudiants d'observer directement la nature dans son environnement propre. « Nos universités », écrit-elle, « bénéficieraient également d'avoir des stations biologiques. Elles donneraient aux étudiants l'opportunité de se familiariser avec la faune et la flore qui les entourent⁴² ». S'il demeure difficile de mesurer la réception et l'influence de cet ouvrage en Hongrie, il est intéressant de voir la manière dont E. Kol l'utilise comme vecteur de transmission et vulgarisation des savoirs.

L'exemplification comme vecteur de transmission

- 21 Les lauréates qui, comme M. Bieber, M. Mes ou E. Kol, ont mené des carrières scientifiques remarquables incarnent dès lors ces *Merchants of Light* qu'évoquait dans les années vingt la présidente Caroline Spurgeon. Elles constituent des exemples vivants prouvant la légitimité des femmes en tant qu'actrices dans la production et la transmission des savoirs. Cette exemplification est construite par les récits des lauréates, mais également par les pratiques commémoratives de la FIFDU qui a tout intérêt à faire la promotion des boursières ayant réussi. Pour reprendre les mots d'A. Vibert Douglas, dans le compte rendu cité précédemment, ces « bourses [...] ont porté des fruits considérables et l'influence de ces boursières sur leurs collègues, leurs étudiants et les sociétés dont elles font partie dépasse toute estimation⁴³ ».

- 22 Dans le rapport final qu'elles transmettent à la FIFDU, les boursières expriment généralement leur gratitude et mettent en avant l'opportunité que la bourse leur a donnée. Jane Sands Robb, boursière en 1937, écrit ainsi :

*The fellowship was granted to me at a time which was really critical in my development as a research worker. I feel that much of my later development is dependent upon my having had the fellowship and the opportunity for continued research which was offered at that time.*⁴⁴

- 23 Si cette rhétorique est un motif récurrent des rapports des boursières, la publication de ces marques de reconnaissance dans le journal de l'organisation permet à la FIFDU de prouver le bien-fondé du programme de bourses comme vecteur de promotion des femmes en science. La publication, en 1937, d'un fascicule présentant les boursières de la FIFDU et de la branche américaine s'inscrit largement dans cette dynamique. Sur la double page consacrée à Margaret Bieber, l'obtention de la bourse est présentée comme un tremplin dans sa carrière d'archéologue. « Her long-delayed recognition by the University of Giessen », peut-on lire, « seems quite clearly to have been speeded by receiving an international fellowship⁴⁵. »

- 24 Si les boursières sont à même de transmettre des savoirs scientifiques, elles contribuent également à dépasser les barrières genrées, en montrant que les femmes ont leur place dans le monde universitaire et scientifique. C'est le cas d'E. Kol qui écrit, dans une lettre envoyée au siège central de la FIFDU après son séjour aux États-Unis, et citée dans le fascicule de 1937 :

*I must do a good piece of work - so good that the men scientists will recognize it. Then they will see that a woman can really be a scientist. Then it will be easier for all women who wish to be scientists in my country.*⁴⁶

- 25 Ce fascicule contribue ainsi à faire d'individus des exemples de réussite scientifique au féminin. Par leurs exemples, les boursières contribuent ainsi à la fabrique et à la transmission d'un idéal type de scientifique pouvant se décliner au féminin⁴⁷. Dans son récit de voyage, la botaniste hongroise E. Kol insiste sur l'aspect aventureux et dangereux de ses expéditions au cours desquelles elle part à la recherche d'algues des neiges ; elle se met en scène en tant que femme scientifique et aventurière, empruntant les motifs littéraires des récits d'exploration. Une anecdote illustre bien le caractère hybride de son identité. Préparant son expédition en Alaska, elle demande l'autorisation d'utiliser les cabines des *Rangers* dans les parcs nationaux afin de pouvoir protéger ses équipements scientifiques. « The gentleman told me that the Rangers do not have their families with them », rapporte-t-elle, « he thought it would not be suitable for me to stay in their cabins. But I explained to him - you see, he did not understand, that I am a university women⁴⁸ ». De manière similaire, par le biais de son récit de voyage, elle s'inscrit ainsi dans la tradition des grands explorateurs, en s'identifiant notamment au Norvégien Wille, découvreur d'une espèce particulière d'algue donnant une coloration rouge à la neige et connu pour avoir parcouru le monde avec son microscope dans le sac, une pratique qu'elle utilise également. Ce type de récit lui permet non seulement de s'approprier des répertoires scientifiques traditionnels, mais également, en tant que femme, de normaliser et de légitimer la figure de la femme scientifique aventurière et parcourant le monde, produisant et transmettant des savoirs scientifiques.

- 26 Par le biais des bourses de la FIFDU, les fondatrices de l'association ont pleinement contribué, notamment à travers les pratiques commémoratives de l'organisation, à légitimer la place des femmes dans le monde scientifique. La mise en valeur des trajectoires exceptionnelles de certaines de ces boursières et, notamment, le rôle de la bourse dans leur réussite scientifique et professionnelle participent à la promotion d'une figure du scientifique à laquelle les femmes peuvent être identifiées et s'identifier. Si les boursières sont avant tout des *investigators* et *transmitters of truth*, comme on peut le lire dans les premières pages du fascicule de 1937, elles participent également à la transmission d'un esprit international⁴⁹. En jouant le rôle d'intermédiaires entre différentes cultures, en construisant des réseaux internationaux, voire en cultivant des amitiés avec des personnes d'autres nationalités, elles sont des actrices d'un internationalisme des Lumières et de la science. Si le programme de la FIFDU est loin d'égaliser ceux de grandes fondations philanthropiques américaines en termes de nombre de bourses décernées chaque année, son impact n'est pas négligeable pour des femmes auxquelles il a élargi la voie vers la recherche et la conquête d'une forme d'égalité avec les hommes⁵⁰.

BIBLIOGRAPHIE

- BARD Christine, *Les filles de Marianne : histoire des féminismes, 1914-1940*, Paris, Fayard, 1995.
- BATHO Edith, *A Lamp of Friendship: A Short History of the International Federation of University Women 1918-1968*, Londres, IFUW, 1958.
- BÉNAT TACHOT Louise et GRUZINSKI Serge (dir.), *Passeurs culturels. Mécanismes de métissage*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2001.
- BONFANTE Larissa, « Margarete Bieber (1870-1978): An Archaeologist in Two Worlds », dans RICHTER SHERMAN Claire (dir.), *Women as Interpreters of the Visual Arts*, Westport, Greenwood Press, 1981, p. 239-274.
- CABANEL Anna, « “ How Excellent... for a Woman ”: The Fellowship Programme of the International Federation of University Women in the Interwar Period », *Persona Studies*, vol. 4, n° 1, 2018, p. 88-102.
- FERTÉ Patrick et BARRERRA Caroline (dir.), *Étudiants de l'exil, migrations internationales et universités refuges (XVI^e-XX^e siècles)*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2009.
- GILDERSLEEVE Virginia, *Many a Good Crusade, Memoirs of Virginia Crocheron Gildersleeve*, New York, The MacMillan Company, 1957.
- GLEDITSCH Ellen, « Kvinnelige Akademikere – Utenlandsophold og Stipendier », dans NKAL, *Kvinnelige studenter 1882-1932*, Oslo, Gyldendal Norsk Forlag, 1932, p. 244-248.
- GOODMAN Joyce, « Women and international intellectual co-operation », *Paedagogica Historica, International Journal of the History of Education*, vol. 48, n° 3, 2012, p. 357-368.

- HERMAN Paul, « Introduction. Scholarly personae : Repertoires and Performances of Academic Identity », *BMGN : Low Countries Historical Review*, vol. 131, n° 4, 2016, p. 3-7.
- HUISTRA Peter et WILS Kaat, « Fit to Travel: The Exchange Programme of the Belgian American Educational Foundation: An Institutional Perspective on Scientific Persona Formation (1920-1940) », *BMGN : Low Countries Historical Review*, vol. 131, n° 4, 2016, p. 112-134.
- KAPIL Raj, « Go-Betweens, Travelers, and Cultural Translators », dans LIGHTMAN Bernard (dir.), *A Companion to the History of Science*, Hoboken, New Jersey, John Wiley & Sons, 2016, p. 39-57.
- KLIENERBERGER-NOBEL Emmy, *Memoirs*, Cambridge, Academic Press Inc., 1980.
- KOL Erzsébet, *Tiszaparttól Alaszkáig*, Budapest, Királyi Magyar Természettudományi Társulat [Société royale hongroise des sciences naturelles], 1940.
- LEMERCIER Claire et PICARD Emmanuelle, « Quelle approche prosopographique ? », dans NABONNAND Philippe et ROLLET Laurent (dir.), *Les uns et les autres... Bibliographies et prosopographies en histoire des sciences*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2012, p. 605-630.
- LYKKNES Annette, KVITTINGEN Lise et BØRRESEN Anne Kristine, « Appreciated Abroad, Depreciated at home. The Career of a Radiochemist in Norway : Ellen Gleditsch (1879-1968) », *Isis*, n° 95, 2004, p. 576-609.
- ROSSITER Margaret, *Women Scientists in America : Struggles and Strategies to 1940*, Baltimore, The John Hopkins Press, 1984.
- SAUBERT Synnöve et TAGER J. M., « In memoriam Prof. Dr Margaretha G. Mes », *Plant and Soil*, vol. 13, n° 3, novembre 1960, p. 224-226.
- SKONHOFT Lilli, *Types of University Training*, Oslo, Lie & Co, 1934.
- SPILLMAN Scott, « Institutional Limits: Christne Ladd-Franklin, Fellowships, and American Women's Academic Careers, 1880-1920 », *History of Education Quarterly*, mai 2012, p. 196-221.
- TALBOT Marion et ROSENBERRY Lois, *The History of the American Association of University Women 1881-1931*, Boston & New York, The Riverside Press Cambridge, 1931.
- TOURNÈS Ludovic et SCOTT-SMITH Giles, *Global Exchanges, Scholarships and Transnational Circulations in the Modern World*, New York, Berghahn Books, 2018.
- TRYON Ruth, *Investment in Creative Scholarship. A History of the Fellowship Program of the American Association of University Women 1890-1956*, Washington D.C., AAUW, 1957.
- WYNNE Michael J., « Erzsébet Kol », *Psychological Newsletter*, vol. 31, n° 3, 1995.

NOTES

1. Atria - Institute on gender equality and women's history (Amsterdam), IIAV00000533-69, « IFUW Bulletin 1924 », p. 30.
2. F. Bacon, *The New Atlantis*.
3. Atria, IIAV00000533-1, « Minutes of conferences 1920-1990, London 1920 », p. 5.
4. L. Tournès et G. Scott-Smith (dir.), *Global Exchanges, Scholarships and Transnational Circulations in the Modern World*, p. 1-29.

5. Voir, par exemple P. Herman, « Introduction. Scholarly personae: Repertoires and Performances of Academic Identity », p. 4.
6. Atria, IIAV00000533-69, « Bulletins (Bluebooks) 1920-2001, 3rd Conference, Chistiania, Norway, 1924 », p. 61-63.
7. M. Rossiter, *Women Scientists in America: Struggles and Strategies to 1940*.
8. L. Tournès et G. Scott-Smith (dir.), *Global Exchanges, Scholarships and Transnational Circulations in the Modern World*, p. 1-29.
9. V. Gildersleeve, *Many a Good Crusade, Memoirs of Virginia Crocheron Gildersleeve*, p. 129.
10. E. Batho, *A Lamp of Friendship. A Short History of the International Federation of University Women 1918-1968*, p. 36-39.
11. M. Talbot et L. Rosenberry, *The History of the American Association of University Women 1881-1931*.
12. M. Rossiter, *Women Scientists in America: Struggles and Strategies to 1940*, p. 39.
13. S. Spillman, « Institutional Limits: Christine Ladd-Franklin, Fellowships, and American Women's Academic Careers, 1880-1920 ».
14. C. Bard, *Les filles de Marianne : histoire des féminismes, 1914-1940*, p. 130.
15. J. Goodman, « Women and international intellectual co-operation ».
16. C. Bard, *Les filles de Marianne : histoire des féminismes, 1914-1940*.
17. Atria, IIAV00000533-1, « Minutes of conferences 1920-1990, London 1920 », et IIAV00000533-256, « Documents concerning Constitution and By-Laws, 1920-2004 : By-Laws 1920 ».
18. Atria, IIAV00000533-135, « Documents concerning conferences : 4th IFUW Conference, Amsterdam, the Netherlands, 1926 : Publication (De Spieghel, Amsterdam).
19. Voir par exemple l'étude conduite par Lili Skonhoft, *Types of University Training*.
20. Atria, 3 IIAV00000533-543, « International Fellowship Fund Appeal Committee, Minutes 1924-1939, minutes 1924 ».
21. A. Lykknes, L. Kvittingen et A. K. Børresen, *Appreciated abroad, depreciated at home. The Career of a Radiochemist in Norway: Ellen Gleditsch (1879-1968)*.
22. E. Gleditsch, « Kvinnelige Akademikere – Utenlandsophold og Stipendier ».
23. AAUW headquarters (Washington D.C.), Archives of the American Association of University Women, « Fellows' files », Box 434-458.
24. C. Lemercier et E. Picard, « Quelle approche prosopographique ? ».
25. R. Tryon, *Invesment in Creative Scholarship. A History of the Fellowship Program of the American Association of University Women 1890-1956*.
26. Atria, 3 IIAV00000533-69, « Bulletins (Bluebooks) 1920-2001 : 3rd Conference, Chistiania, Norway, 1924 ».
27. Atria, 3 IIAV00000533-494, « Committee for the Award of International Fellowship 1925-1988, Minutes 1925-1962 », Marietta Blau, p. 48.
28. *Ibid.*, Françoise Henry, p. 20, Francesca Bozza, p. 77.
29. E. Klienerberger-Nobel, *Memoirs* ; L. Bonfonte, « Margarete Bieber (1870-1978): An Archaeologist in Two Worlds ».
30. Pour les mobilités étudiantes, voir par exemple P. Ferté et C. Barrerra, (dir.), *Étudiants de l'exil, migrations internationales et universités refuges (XVI^e-XX^e siècle)*.

31. L. Tournès et G. Scott-Smith (dir.), *Global Exchanges, Scholarships and Transnational Circulations in the Modern World*, p. 1-29.
32. R. Kapil, « Go-Betweens, Travelers, and Cultural Translators ».
33. L. Bénat Tachot et S. Gruzinski (dir.), *Passeurs culturels. Mécanismes de métissage*. Voir notamment l'introduction générale par S. Gruzinski, « « Un honnête homme, c'est un homme mêlé », Mélange et métissages », p. 1-20.
34. R. Kapil, « Go-Betweens, Travelers, and Cultural Translators », p. 40.
35. Cette approche a des limites : les lauréates qui ont mené une carrière remarquable ont nécessairement laissé plus de traces (publication, nécrologie, etc.) que celles qui n'ont pas continué dans le domaine des sciences, pour quelque raison que ce soit, introduisant de fait un biais dans notre étude.
36. V. Gildersleeve, *Many a Good Crusade, Memoirs of Virginia Crocheron Gildersleeve*, p. 82.
37. S. Saubert et J. M. Tager, « In memoriam Prof. Dr. Margaretha G. Mes ».
38. M. J. Wynne, « Erszébet Kol ». La minéralogiste Maria Vend lest généralement considérée comme la première professeure d'université de Hongrie.
39. Atria, 3 IIAV00000533-1090, « IFUW & Scholarly Research, publications 1950-1956 », n° 3 (1956), p. 6. Allie Vibert Douglas, astrophysicienne canadienne, est présidente de la FIFDU entre 1947 et 1950
40. E. Kol, *Tiszaparttól Alaszkaig*.
41. *Ibid.*, préface.
42. *Ibid.*, chap. V.
43. Atria, 3 IIAV00000533-1090, « IFUW & Scholarly Research, publications 1950-1956 », n° 3 (1956), p. 6.
44. London School of Economics (Londres), British Federation of University Women, 5BFW/04/16 « AAUW fellows, 1937 », p. 15.
45. *Ibid.*, p. 27.
46. *Ibid.*, p. 45. Voir également AAUW, « Fellows' Files », box 441 : Erszébet Kol.
47. Dans un article précédent, nous avons analysé le processus de sélection des boursières de la FIFDU afin d'appréhender l'idéal type de boursières et de femmes scientifiques que la FIFDU tente de promouvoir. Voir A. Cabanel, « "How Excellent... for a Woman" : The Fellowship Programme of the International Federation of University Women in the Interwar Period ».
48. AAUW, « Fellow's files », box 441 : Erszébet Kol.
49. London School of Economics, 5BFW/04/16, « AAUW fellows, 1937 », p. 3.
50. Dans leur étude de la BAEF, P. Huistra et K. Wils montrent que seuls 11 % des bourses sont décernées à des femmes durant l'entre-deux-guerres, voir : « Fit to travel : The Exchange Programme of the Belgian American Educational Foundation : An Institutional Perspective on Scientific Persona Formation (1920-1940) », p. 128.

RÉSUMÉS

Au début du xx^e siècle, la scène scientifique internationale a été reconfigurée par l'émergence de nouveaux acteurs, des organismes privés engagés dans le financement de la recherche. Les historiens des sciences se sont attachés à mettre en valeur leur influence dans la transmission des savoirs. Par le biais de leurs programmes de bourses, ces organismes contribuent à l'émergence de canaux d'échanges internationaux en favorisant la mobilité de leurs boursiers. La faible proportion de femmes lauréates de ces bourses contribue toutefois à augmenter ou à renforcer le déséquilibre genré au sein de la recherche scientifique. Abordant le thème de la transmission des savoirs au prisme du genre, cet article s'intéresse au programme de bourses exclusivement féminin, mis en place par la Fédération internationale des femmes diplômées des universités (FIFDU) au début des années 1920. Il s'agit de comprendre la manière dont il a contribué à promouvoir les femmes comme productrices et actrices à part entière dans le processus de transmission des savoirs scientifiques.

AUTEUR

ANNA CABANEL

Doctorante en histoire contemporaine, Katholieke Universiteit, Leuven (Belgique) & Rijksuniversiteit Groningen (Pays Bas)